

tuait encore une visage tout en relief et qui le rendait spectaculaire au point que les gens soupçonneux ou hostiles pouvaient se demander si ce n'était pas intentionnellement qu'il jouait ainsi ses vertus, car effectivement il les « jouait », l'homme étant tout d'une pièce, et le spirituel et le sensible se trouvant comme inséparables chez lui.

Or, ce caractère est ignoré complètement par Grandet, Besnard et leurs informateurs. Ni eux ni ceux-ci n'en parlent et ne lui imputent la moindre part dans la cause des persécutions. Toutes les rigueurs que subit Montfort de ses supérieurs ecclésiastiques, toutes les avanies qui lui vinrent d'autres membres du clergé, ils les mettent au compte de la passion ou de la prévention, incapables d'imaginer que la sainteté du missionnaire ne s'imposait pas à tout spectateur de bonne foi. Mais si ce ne sont pas les grands airs de sainteté de Montfort qui mettaient en garde, qu'était-ce donc ? On ne voit pas autre chose que ce qu'allègue le P. de la Tour : des actions de zèle qui passent aux yeux de la prudence humaine pour imprudents ou ridicules. Et voilà ce qui a induit nombre de biographes à se représenter le missionnaire comme un extravagant, un homme, ainsi que l'écrit Mgr. Calvet, en état continu d'exaltation poétique et d'exaltation mystique. Il aurait fallu qu'il fût tel en effet pour que ses actions de zèle produisissent sur plusieurs de ses supérieurs ecclésiastiques une impression si fâcheuse et les déterminassent à prendre contre lui des mesures de rigueur.

## CHAPITRE XIV

### A QUOI MONTFORT ATTRIBUAIT-IL LUI-MEME

#### QU'IL FUT TANT PERSECUTE ?

**Comment il concevait moins que personne qu'on put se tromper à son sujet — L'entrevue de Rouen, où on le voit persuadé notamment que s'il était singulier, ce n'était qu'à la manière que le sont tous les saints.**

Rien ne déconcerte plus et n'impressionne aussi mal dans la vie de Grignon de Montfort que son incohérence. Une vie toute en cahots et en zigzags, traversée à chaque instant, jalonnée d'entreprises abandonnées à la hâte, de monuments en ruine qui coûtèrent sang et eau, de menues œuvres jetées au hasard d'une course traquée. Des champs immenses définitivement fermés au zèle de l'apôtre, alors que la semence commençait à germer. L'homme tour à tour missionnaire, infirmier, aumônier, directeur et réformateur d'hôpital, ermite. A sa mort, deux embryons de congrégation : une compagnie de deux missionnaires hésitants, peu sûrs d'eux-mêmes, avec une demi-douzaine de Frères coadjuteurs ; une autre de quatre religieuses. Et cela après des rêves grandioses de conquérant et de fondateur et des peines infinies. Et pour achever le contraste, des dons merveilleux de nature et de grâce : éloquence, génie de l'organisation et de la mise en scène, un mystique, un prophète, un thaumaturge. Une vie, se dit-on, qui aurait pu être si belle, si unie et si féconde, avec une humeur plus accommodante. A quoi tenait cette intransigeance, ce refus de changer de méthode ? Entêtement ? Idéalisme ? Manque du sens des réalités ? Esprit absolu ?

On se le demande d'autant plus que l'homme de Dieu lui-même n'impute ses malheurs qu'à la rage de l'enfer et à la malice des hommes. Il y voit le sort inévitable d'un digne ouvrier évangélique. Chassé de Poitiers en 1706 : « J'ai de grands ennemis, écrit-il aux habitants de Monthernage, en tête : tous les mondains qui estiment et aiment des choses caduques et périssables, et me méprisent, me raillent et me persécutent, et tout l'enfer qui complot ma perte et qui fera partout soulever contre moi toutes les puissances ». Et à sa sœur, sept ans plus tard, trois ans avant sa mort, alors pourtant qu'il travaillait dans le diocèse de La Rochelle, sous la protection efficace de Mgr. de Champflour : « Je ne suis jamais dans aucun pays que je ne donne un lambeau de ma croix à porter à mes meilleurs amis, souvent malgré moi et malgré eux ; aucun ne peut me soutenir et n'ose se déclarer pour moi qu'il n'en souffre et quelquefois qu'il ne tombe sous les pieds de l'enfer que je combats, du monde que je contredis, de la chair que je persécute. Une fourmilière de péchés et de pécheurs que j'attaque ne me laissent ni à aucun des miens aucun repos ; toujours sur les épines, sur les cailloux piquants. Je suis comme une balle dans un jeu de paume ; on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté qu'on la pousse de l'autre en la frappant rudement ; c'est la destinée d'un pauvre pécheur ; c'est ainsi que je suis sans relâche et sans repos depuis treize ans que je suis sorti de Saint-Sulpice ».

Enfin ces lignes dans les *Règles* qu'il écrit pour les missionnaires de la Compagnie de Marie : « Qu'un prédicateur, plein de la parole et de l'esprit de Dieu vienne seulement à ouvrir la bouche, tout l'enfer sonne l'alarme et remue ciel et terre pour se défendre. C'est pour lors qu'il se fait une sanglante bataille entre la vérité, qui passe par la bouche du prédicateur, et le mensonge, qui sort de l'enfer, entre ceux des auditeurs qui deviennent par leur foi les amis de cette vérité, et les autres qui, par leur incrédulité, deviennent les suppôts du père du mensonge. Un prédicateur de cette trempe divine va remuer par ses seules paroles de la vérité, quoique très simplement dites, toute une ville et toute une province, par la guerre qu'il y excite, ce qui est une suite du combat terrible qui fut livré dans le ciel entre la vérité de saint Michel et le mensonge de Lucifer, et un effet des inimitiés que Dieu même a mises entre la race prédestinée de la Sainte Vierge et la race maudite du serpent. Il ne faut donc pas que l'on s'étonne de la fausse paix où on

laisse les prédicateurs à la mode et des étranges persécutions et calomnies qu'on livre et qu'on lance contre les prédicateurs qui ont reçu le don de la parole éternelle ».

Il est clair que pour lui aussi ses persécuteurs sont tous de mauvaise foi ou les jouets inconscients du père du mensonge. Cependant, durant ses années d'études, il dut bien se trouver de ses condisciples pour le traiter de sainte nitouche, et ceux qui, chez M. de la Barmondière, chez M. Boucher et à Saint-Sulpice, se moquaient de ses manières montraient assez qu'ils n'y croyaient guère. Mais un dévot pense qu'on ne le raille que pour mettre sa patience à l'épreuve ou le tirer de l'illusion qu'il pourrait avoir d'être un saint. Il n'imagine pas, eût-il l'air le plus béat du monde, qu'il risque de passer pour un naïf ou un cafard. Il serait étonnant qu'en chapitrant son séminariste, M. Brenier ne lui ait pas dit que ses manières n'étaient pas seulement ridicules, mais pure affection. « Mais, pensait le saint jeune homme, ce bon M. Brenier ne doute pas que je suis sincère. Il veut seulement me corriger et humilier mon orgueil qui est grand ». En quoi il se trompait ; autrement M. Brenier, le prenant à part, lui eût dit amicalement que, quant à lui, il ne croyait pas qu'il jouât la comédie, mais qu'on pouvait s'y méprendre, que si donc plus tard, hors du séminaire où il était déjà fort discuté, il se voyait soupçonné, même par d'honorables ecclésiastiques, de simulation et traité d'hypocrite, de charlatan et d'imposteur, il n'aurait à s'en prendre qu'à lui-même. Les efforts pour le réformer se montrant inefficaces, c'eût été là lui rendre le meilleur des services. Quelqu'un en aurait été capable, Blain qui, lui, était sûr de son ami. Malheureusement, Blain, nous l'avons vu, ne concevait pas que les manières de M. Grignon pussent donner lieu à méprise. Quatorze ans après Saint-Sulpice, nous le verrons, lors de l'entretien que les deux intimes eurent à Rouen, incapable de lui expliquer clairement comment elles lui attireraient tant d'épreuves.

Avant de donner le récit que Blain nous a laissé de cette dernière et émouvante rencontre, récit que nous couperons de nos réflexions, rappelons que le missionnaire, se sentant gravement atteint dans sa santé et s'inquiétant du sort de ses deux congrégations naissantes, avait songé à son tendre et fidèle ami, alors chanoine de la cathédrale de Rouen. En mai 1714 il partit de Roussay (diocèse de La Rochelle), s'arrêta à Nantes, à



Rennes, à Saint-Lô où il prêcha la mission dont nous avons parlé et atteignit Rouen vers la mi-septembre... Nous laissons maintenant parler Blain.

« Il arriva sur le midi avec un jeune homme de sa compagnie (le Frère Nicolas, qu'il voulait charger sur ses épaules à son retour en arrivant à Nantes), après avoir fait six lieues le matin à pied et à jeun, une chaîne de fer sur le corps et des bracelets aux bras... Dès que je le vis, je le trouvai fort changé, épuisé et exténué de travaux et de pénitences ; je me persuadai que sa fin n'était pas très loin, quoiqu'il n'eût alors que quarante ou quarante-deux ans. En effet, il mourut deux ans après. Pour raison de cette grande diminution de ses forces, il me dit que les Huguenots avaient fait mettre du poison dans un bouillon qu'on lui présenta après avoir prêché à La Rochelle et que, bien qu'il eût pris du contre-poison aussitôt qu'il s'en fut aperçu, on n'avait pu en empêcher complètement l'effet ».

Et entamant un autre chapitre qu'il intitule : « *Il répond solidement à toutes les objections qu'on lui fait contre sa conduite* », le narrateur continue :

« Je commençai, dans l'entretien, par lui décharger mon cœur sur tout ce que j'avais à dire et entendu dire contre sa conduite et ses manières. Je lui demandai quel était son dessein et s'il espérait jamais trouver des gens qui voulussent le suivre dans la vie qu'il menait. Une vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la Providence était pour les Apôtres, pour des hommes d'une force, d'une grâce et d'une vertu rares, pour des hommes extraordinaires, pour lui qui en avait l'attrait, mais non pas pour le commun qui ne saurait atteindre si haut sans témérité. Que s'il voulait s'associer dans ses desseins et dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, il devait abattre de la rigueur de sa vie ou de la sublimité de ses pratiques de perfection pour condescendre à leur faiblesse et se conformer à leur genre de vie ordinaire ou les faire élever à la sienne par l'infusion de sa grâce et de ses attrait si parfaits.

« Pour réponse, il me montra son Nouveau Testament et me demanda si je trouvais à redire à ce que Jésus-Christ a pratiqué et enseigné, et si j'avais à lui montrer une vie plus semblable à la sienne et à celle de ses Apôtres qu'une vie pauvre, mortifiée et fondée sur l'abandon à la divine Providence, qu'il n'avait

point d'autres vues que de la suivre et d'autres desseins que d'y persévérer. Mais si Dieu voulait l'unir à quelques bons ecclésiastiques dans ce genre de vie, il en serait ravi, mais que c'était l'affaire de Dieu et non la sienne ; que pour ce qui le regardait, il n'aurait d'autre parti à prendre que celui de l'Evangile et marcher sur les traces de Jésus-Christ et de ses disciples. Que pouvez-vous dire contre, ajouta-t-il, fais-je mal ? Ceux qui ne veulent pas me suivre vont par une autre voie moins laborieuse et moins épineuse, je l'approuve ; mais, comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, il y a aussi plusieurs voies pour aller à Lui ; je les laisse marcher dans la leur ; laissez-moi marcher dans la mienne, d'autant plus que vous ne pouvez lui disputer ces avantages, qu'elle est celle que Jésus-Christ a enseignée par son exemple et ses conseils, qu'elle est par conséquent la plus courte, la plus sûre et la plus parfaite pour aller à Lui ».

A quoi Blain ne trouva rien à répliquer. « M'ayant fermé la bouche sur ce point... » dit-il. Cependant, il aurait pu lui objecter : Vous invoquez l'exemple de Jésus-Christ et des Apôtres. Mais Jésus-Christ, que prescrivit-il à ses Apôtres en plus des renoncements indispensables à l'accomplissement de leur mission : séparation de leur famille, débarras des biens et des soucis matériels, un vêtement, pas d'argent, vie à la Providence, affranchissement des servitudes sociales, sacrifice de leur vie s'il le fallait. A cette rude et méritoire existence de missionnaire, voit-on qu'il ait rien ajouté pour leur sanctification personnelle ? Les envoya-t-il devant lui d'abord, puis par le monde, le corps chargé d'instruments de pénitence ? Leur imposa-t-il des jeûnes, des veilles et des disciplines, au risque de les exténuer et de les rendre impropres à leur tâche ? Et eux, se crurent-ils obligés de gâter la nourriture qu'ils avaient bien gagnée, en y mêlant de l'absinthe ou du vinaigre, de s'accouttrer en mendiant, de prendre leur repas entre deux gueux contagieux, de boire dans leur verre et de manger leurs restes, comme si leur santé n'avait rien à craindre de ces imprudences ? Vous que j'ai connu solide comme un chêne, vous voilà usé à quarante ans. Un bouillon empoisonné, me dites-vous. Mais croyez-vous que vos austérités n'y sont pour rien ? Convenez donc qu'avec toutes ces pratiques, c'est bien moins à Jésus-Christ et aux Apôtres que vous ressemblez qu'à saint Jean-Baptiste.

On serait curieux de savoir ce qu'eût répondu notre saint. Eût-il reconnu qu'il suivait en effet son attrait et qu'une autre conception de l'ascèse pour un ouvrier apostolique était tout aussi valable ?

Laissant là les austérités, Blain s'attaqua, sans faire malheureusement les distinctions nécessaires, à ses *manières* et perdit de nouveau la partie.

« M'ayant ainsi fermé la bouche sur ce point (des austérités), écrit-il, il ne tarda pas à me la fermer sur celui qui suit. Mais où trouverez-vous, lui dis-je, dans l'Evangile, des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires ? Pourquoi n'y renoncez-vous pas, ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire ? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent partout, parce que vos singularités les attirent ; si vous pouviez gagner sur vous de ne rien faire d'extraordinaire et de ne point fournir aux libertins et aux mondains des armes contre vous et contre le succès de votre ministère. Je lui nommai des personnes d'une sagesse consommée. Voilà, lui dis-je, des modèles de conduite sur lesquels vous devriez vous modeler ; ils ne font point parler d'eux et vous ne feriez point tant parler de vous, si vous les imitez ».

Il fallait toute l'humilité du saint pour ne pas demander à son ami s'il parlait sérieusement. Vraiment, voilà comment un ecclésiastique du mérite de Blain et aussi renseigné reconnaissait à quoi tenaient, pour une si grande part, ses prodigieux succès apostoliques !

« Il me répliqua, poursuit le mémoraliste, que s'il avait des *manières singulières et extraordinaires*, c'était bien contre son intention, que, les tenant de la nature, il ne s'en apercevait pas et, qu'étant propres à l'humilier, elles ne lui étaient pas inutiles ; qu'au reste il fallait s'expliquer sur ce qu'on appelle manières singulières et extraordinaires ; que si l'on entendait par là des actions de zèle, de charité, de mortification, et autres pratiques de vertus héroïques et peu communes, il s'estimerait heureux d'être, en ce sens, singulier, et que, si cette sorte de singularité est un défaut, c'est celui de tous les saints ; qu'après tout on acquiert à peu de frais dans le monde le titre de singulier, qu'on était sûr de cette dénomination pour peu qu'on ne voulût pas ressembler à la multitude ni conformer sa vie sur son goût, que c'était une nécessité d'être singulier dans le

monde, si l'on veut se séparer de la multitude des réprouvés ; que le nombre des élus étant petit, il fallait renoncer à y tenir place ou se singulariser avec eux, c'est-à-dire mener une vie fort opposée à celle de la multitude ».

Il est incontestable que la singularité de l'homme de Dieu, suspecte, aux yeux de beaucoup, d'affection calculée, étaient tenues par Blain pour des disgrâces de la nature ; disgrâces sur lesquelles l'amitié devait fermer les yeux. Même si la vénération qu'il professait pour son saint ami ne l'avait pas incliné à l'admirer sans réserve et qu'il eût trouvé ses manières passablement ridicules, c'était là de ces choses qu'il n'est pas aisé de dire même à un intime, espérât-on l'en faire convenir et le décider à se surveiller. Aussi, en reprochant à M. Grignion ses singularités, Blain se garda-t-il d'en faire un vivant et plaisant portrait. Le missionnaire déclarant qu'il n'avait pas conscience d'avoir des manières singulières, sinon peut-être dans ce sens qu'en ont ceux qui veulent marcher dans la voie des saints, Blain n'insista pas. Il semble cependant que, s'il n'y avait aucun espoir, après l'expérience de Saint-Sulpice, que M. Grignion pût se corriger, il eût été possible de lui faire comprendre que ses manières étaient assez déconcertantes et qu'elles suffisaient à expliquer bien des choses. « Vous voulez, lui aurait-il dit, que l'on précise ce qu'on entend par manières singulières et extraordinaires et vous pensez que ce que l'on vous reproche sous ce nom, ce sont seulement, pour reprendre vos propres termes, des actions de zèle, de charité, de mortification et autres pratiques de vertus héroïques. Détrompez-vous : ces actions-là ne sont le plus souvent qu'un prétexte. Excusez ma franchise ; on vous a pourtant assez mimé au séminaire avec votre tête penchée sur l'épaule, vos yeux fermés ou tournés vers le ciel, votre air abstrait, perdu en Dieu, vos soupirs, que sais-je encore ? Et ce n'était pas seulement en dévotion que vous étiez si curieux. Vous ne pouviez faire aucun acte de vertu en toute discrétion et simplicité. Il vous fallait des gestes, des jeux de physionomie, un ton de voix, prendre un air, à se demander si l'on n'assistait pas à une représentation. Est-il sûr que vous ayez tellement changé ? Peut-être étiez-vous persuadé que les moqueries s'adressaient à vos pratiques que l'on jugeait, pensiez-vous, exagérées, alors que c'était à l'expression que vous y mettiez et que bon nombre de vos confrères trouvaient d'un goût douteux et d'un sentiment outré à en paraître factice, encore qu'il



y eût bien de l'exagération dans certaines aussi de vos pratiques. Ainsi vous ne pouviez aller dans Paris même que tête nue par respect pour la présence de Dieu. Nous ayant emmené un jour chez un banquier, je vous trouvai, en sortant, à genoux en oraison sur le palier où passaient les laquais. M. Brenier vous avait-il fait quelque verte réprimande sur vos manières, vous approchiez de lui d'un air joyeux et caressant plus singulier encore que ce qu'il venait de reprendre. De même avec les confrères qui vous avaient manqué en quelque chose. On en était parfois gêné. Connaissiez-vous beaucoup de saints qui aient pratiqué la vertu avec tant de démonstration et avez-vous songé que des personnes soupçonneuses, particulièrement dans le monde ecclésiastique, auraient bien pu y voir autre chose que de la sainteté ? Etes-vous sûr que M. Brenier, qui vous a si proprement expédié du séminaire d'Angers, n'ait pas voulu, dans l'occurrence, vous mettre à l'épreuve et se défaire d'un doute ? Et ne savez-vous pas que, lors de votre passage au séminaire de Saint-Sulpice, à votre sortie de chez les ermites du Mont-Valérien, vous fûtes fort discuté ? Vos démonstrations, vos vertus trop voyantes, tout cet étalage que vous faites encore avec votre équipage misérable et vos emblèmes de piété, comme si vous vouliez attirer l'attention, voilà, mon cher ami, par quoi vous êtes singulier. Jugez vous-même si c'est de la manière que le sont tous les saints et si cette singularité a rien de commun avec celle dont on acquiert la réputation dans le monde, à peu de frais, disiez-vous, en se séparant seulement de la multitude des réprouvés ?

Mais Blain ne disant mot, le missionnaire passa de ses *pratiques de perfection* à ses *entreprises apostoliques*.

« Il ajouta, continue donc le mémorialiste, qu'il y a différentes espèces de sagesse, comme il y en a différents degrés ; qu'autre est la sagesse d'une personne de communauté pour se conduire, autre est celle d'un missionnaire, d'un homme apostolique ; que la première n'a rien à entreprendre de nouveau ; elle n'a qu'à se laisser conduire par la règle et par les usages d'une maison sainte ; que les hommes apostoliques avaient à procurer la gloire de Dieu aux dépens de la leur et à exécuter de nouveaux desseins ; qu'il ne faut donc pas s'étonner si les premiers demeurent tranquilles en demeurant cachés et s'ils ne font point parler d'eux, n'ayant rien de nouveau à

entreprendre ; mais que les seconds, ayant de continuels combats à livrer au monde, au démon et aux vices, avaient à essayer de leur part de terribles persécutions ; que c'est signe que l'on ne fait pas grand'peur à l'enfer quand on demeure ami du monde ; que les personnes que je lui proposais comme modèles de sagesse étaient du premier genre, qu'elles demeuraient cachées dans leurs maisons et les gouvernaient en paix, parce qu'elles n'avaient rien à établir de nouveau ; elles n'avaient qu'à suivre les usages de ceux qui les avaient précédées ; qu'il n'en était pas de même des missionnaires, ni des hommes apostoliques ; qu'ayant toujours quelque chose de nouveau à entreprendre, quelque œuvre sainte à établir ou à défendre, il est impossible qu'ils ne fassent pas parler d'eux et qu'ils aient les suffrages de tout le monde ; qu'enfin si on mettait la sagesse à ne rien faire de nouveau pour Dieu, à ne rien entreprendre pour sa gloire, de peur de faire parler, les Apôtres eussent eu tort de sortir de Jérusalem ; ils auraient dû se renfermer dans le Cénacle ; saint Paul n'aurait pas dû faire tant de voyages, saint Pierre n'aurait pas dû tenter d'arborer la croix sur le Capitole, de soumettre à Jésus-Christ la Ville Reine du monde ; qu'avec cette sagesse la Synagogue n'eût point remué et n'eût point suscité de persécutions au petit troupeau du Sauveur, mais qu'aussi ce petit troupeau n'eût point crû en nombre et que le monde serait encore idolâtre, perversi, corrompu en ses mœurs et en ses maximes au suprême degré ».

A quoi le chanoine aurait dû répondre que ce n'était pas son zèle que lui reprochaient ses censeurs, mais sa façon de l'exercer. « Vous distinguez, lui aurait-il dit, entre la sagesse d'une personne de communauté et celle d'un homme apostolique. Mais la vôtre ne s'oppose-t-elle pas aussi bien à celle-ci qu'à celle-là ? Avouez que vous n'en avez jamais connu d'autre que la folie de la croix. Ce n'est pas moi qui vous en blâmerai ; mais ne vous étonnez pas que les détenteurs de l'autorité, tant laïques qu'ecclésiastiques, s'offusquent de votre conduite, ici encore assez différente de celle des Apôtres. Pour ne parler que d'une de vos pratiques, les Apôtres se posaient-ils en pourfendeurs de scandales ? Couraient-ils sus au premier faiseur d'esclandre ? Ne laissaient-ils pas aux magistrats de faire la police des rues ? Même dans les quartiers juifs des villes de l'Empire, les voit-on prenant à partie les querelleurs, qui pourtant ne manquaient pas ? Vous vous dressez en vengeur des droits de

Dieu ; de votre propre chef vous faites justice de toutes les infractions à la moralité publique, comme s'il n'y avait ni société établie ni pouvoirs constitués. Vous savez pourtant que lorsque Jésus chassa les vendeurs du Temple, les autorités juives lui demandèrent : « Quel signe nous montres-tu pour agir ainsi ? ».

Et sur cette différence de la sagesse des personnes de communauté d'avec la sagesse des hommes apostoliques, qu'il eût été facile à Blain de mettre M. Grignion en contradiction avec sa propre conduite ! Le mémorialiste (ch. XXVIII) n'écrira-t-il pas en effet du séminariste de Saint-Sulpice : « M. Grignion naturellement inventif et d'une imagination féconde avait toujours à proposer quelques nouvelles pratiques ou quelque nouveau motif de vertu » ? Comment le saint homme osait-il imputer ses persécutions à sa condition de missionnaire, comme si, vivant en communauté, il eût cru sage de se tenir tranquille et de suivre bonnement les usages de la maison ? Mais on l'avait vu en communauté à Saint-Sulpice. Se contentait-il d'observer la règle ? Était-il moins entreprenant que dans sa carrière de missionnaire et faisait-il moins parler de lui ? C'étaient tous les jours, en matière de dévotion, des nouveautés dont il tourmentait ses confrères. « Et encore, aurait pu ajouter Blain, je ne parle pas de vos retentissants exploits quand vous sortiez dans Paris. Convenez donc, mon cher ami, que vous n'êtes pas homme à vous contenter des moyens ordinaires, fussent-ils les plus éprouvés ».

Mais Blain ne le pressa pas ainsi. Il lui objecta seulement « qu'on l'accusait de faire tout à sa tête et qu'il valait mieux faire moins de bien et le faire avec dépendance, consulter ses supérieurs et ne rien entreprendre sans leur ordre ou permission. Il convint de la maxime, continue le narrateur, en ajoutant qu'il croyait la suivre en tout ce qu'il pouvait et qu'il serait bien fâché de rien faire à sa tête, mais qu'il y avait des occasions et des rencontres imprévues et subites, où il n'était pas possible de prendre les avis ou les ordres des supérieurs ; qu'il suffisait en ce cas de ne vouloir rien faire qu'on ne croie devoir leur plaire et mériter leur approbation et être disposé à leur obéir au moindre signe de leur volonté. Qu'au reste, il arrivait que des œuvres commencées avec le consentement des supérieurs n'avaient pas, quelquefois, à la fin, leur agrément, soit

parce qu'ils étaient prévenus par des gens mal intentionnés et indisposés par de faux rapports, soit qu'ils écoutassent les bruits du monde et les jugements de ses sages qui ne sont presque jamais favorables aux œuvres saintes ; qu'alors il n'y avait pas d'autre parti que de se soumettre aux ordres de la Providence et recevoir de bon cœur les croix et les persécutions, comme la couronne et la récompense de ses bonnes intentions ; qu'enfin il était persuadé que l'obéissance étant la marque certaine de la volonté de Dieu, il ne faut jamais s'en écarter, mais que sa conscience ne lui faisait pas de reproche à ce sujet ; qu'il était en tout temps et en toute rencontre dans la disposition d'obéir et de ne rien faire sans l'agrément des supérieurs, mais qu'il ne pouvait pas empêcher les faux rapports, les calomnies, les traits d'envie et de jalousie que l'homme ennemi savait bien faire parvenir jusqu'à eux et décrier en leur esprit sa personne et ses services ».

Comme c'était là aussi le sentiment intime de Blain, l'entretien se termina sans que le saint en eût reçu aucune lumière ni Blain non plus quoi qu'il dise, car si, sur le chapitre des singularités, M. Grignion lui eût, ainsi qu'il l'écrit, fermé la bouche comme sur tout le reste, il ne les aurait pas, quelques années après, déplorés dans ses Mémoires de la façon que nous avons vue.